



Séance du 3 décembre 2021 à 15h

en présence d'un auditoire limité sur inscription, accessible en visioconférence
sous la coordination de Christine Desouches et Marc Aicardi de Saint-Paul
présidée par Marc Aicardi de Saint-Paul

Installation de M. Matthias Leridon

Eloge de Paul Bourrières par Matthias Leridon

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Chers Amis,
Chère Christine,

Comme le veut la tradition, je vais avoir le privilège d'évoquer devant vous la figure de mon prédécesseur en cette institution, Monsieur Paul Bourrières. Permettez-moi auparavant de vous remercier toutes et tous pour l'honneur que vous m'avez fait en m'accueillant dans cette académie qui va fêter l'année prochaine le centenaire de sa création. Je voudrais également remercier très chaleureusement Christine Desouches dont les paroles généreuses par lesquelles elle me fait entrer parmi vous m'honorent infiniment. Nous partageons tous les deux un profond attachement, un engagement personnel et professionnel pour le continent africain. Je n'hésite pas à dire que Christine est pour moi une des femmes pionnières dans la construction d'un avenir commun entre la France, l'Europe et le continent africain.

Paul Bourrières. Son enfance nous rappelle que les conditions de vie d'un enfant de la petite bourgeoisie en France étaient loin d'être les mêmes il y a cent ans qu'aujourd'hui. Il naît le 10 juin 1914, quelques semaines seulement avant que la Première Guerre mondiale n'éclate. Cette expérience tragique, que Romain Rolland a nommé le « suicide de l'Europe », est la toile de fond de la petite enfance de Paul Bourrières, qui devra attendre quatre ans pour retrouver son père, après sa démobilisation.

À cette première cicatrice infligée par l'histoire politique s'ajoute le climat social difficile des années 1920 / 1930. Paul Bourrières raconte comment toute sa famille faillit mourir d'asphyxie chez elle à cause d'un poêle en mauvais état. Marqué toute son enfance par des crises d'asthme à répétition, il dut être envoyé en sanatorium - celui de l'assistance publique,



faute d'argent ! - durant 18 mois, à l'âge de 13 ans. Il y fait sa première expérience de la « communauté », une de celles qui l'a « le plus marqué dans [sa] conception de la société », écrit-il. Cette communauté-ci est toutefois marquée par les souffrances de jeunes garçons maltraités par la vie, jouant là souvent leur dernière chance de survivre : il évoque des camarades dont les poumons ont déjà été endommagés par leur travail à l'usine à seulement 12 ans, et raconte le voisinage quotidien de la mort d'autres adolescents autour de lui, à une époque où la pénicilline n'avait pas encore été découverte. Paul Bourrières guérira, et gardera longtemps le souvenir de cette vie en communauté à l'assistance publique, à laquelle il fait remonter son attirance postérieure pour la philosophie communiste, vers laquelle il s'est tourné à certains moments de sa vie. J'y vois aussi une première expérience involontaire du « village » au sens africain du terme.

Mais les années 1930 sont aussi un terrible moment de crise économique. Celle-ci laissera son empreinte sur la vie du jeune Paul Bourrières, puisqu'elle contraint son père et sa mère à déménager dans la banlieue sud de Paris pour ouvrir un commerce de bonneterie. Sa sœur et lui entrent alors à l'école professionnelle, pour découvrir un apprentissage pratique qui marquera toute sa vie l'ingénieur qu'il deviendra par la suite. Il est formé, gratuitement et deux ans durant, en tant qu'ajusteur mécanicien polyvalent. Il raconte ses quinze premiers jours passés à poncer « à la grosse lime D2 un cube en acier doux », un travail d'application minutieuse qui déforme le corps mais lui donne une satisfaction manuelle et intellectuelle. À quatre-vingt ans passés, il écrira avec émerveillement : « Je suis encore étonné de ce qu'on peut demander à une fraiseuse. » Je ne peux m'empêcher de penser, en cette période de tensions sociales qui réinterroge la valeur travail, que Paul Bourrières n'était pas qu'un ingénieur mais un exemple joyeux et symbolique de ce qu'un ascenseur social et républicain qui fonctionne peut apporter de mieux à la République Française.

Comme nombre de grands ingénieurs des générations passées, Paul Bourrières n'a jamais séparé l'application intellectuelle des mathématiques ou des lois de la physique, de la minutie du travail manuel, de la vérification des matériaux, de l'ouvrage bien fait. C'est ainsi qu'à peine sorti de l'école professionnelle, il se lance dans la préparation de son baccalauréat, puis du concours de l'École polytechnique, où il est reçu en 1934. Il entre alors dans une école où les profils humains sont divers, fils d'enseignants, de hauts fonctionnaires ou d'industriels – il y avait peu de jeunes filles à l'École polytechnique à cette époque – mais aussi enfants d'ouvriers et pupilles de la nation. Très vite, il se passionne, je le cite, « pour les grands espaces et la mise en valeur des pays pauvres ». Cet intérêt, ou plutôt cette passion pour un monde en développement, alors encore largement gouverné par la règle coloniale, remonte aussi à des lectures d'enfance faites dans le *Journal des Voyages* et le *Tour du Monde d'un Petit Aviateur*, qui ont fait entrer la géographie des cinq continents dans tant de foyers reculés des campagnes et des banlieues françaises.



À la sortie de l'X et conformément à ses vœux, il est affecté au corps des Ponts-et-Chaussées coloniaux, afin de combiner sa vocation d'ingénieur et son aspiration au voyage, à la rencontre d'horizons nouveaux. Il raconte un premier court séjour en Algérie où, avec trois sous en poche et quelques contacts de l'école polytechnique, il parvient à découvrir les premiers Grands Barrages qu'on y construit, ce qui lui donnera durablement « le goût des aménagements hydrauliques », comme plus tard dans le bassin du Mékong. « Les Ponts-et-Chaussées coloniaux », cette appellation a moins d'un siècle et je m'étonne que cette période de notre histoire soit toujours aussi peu enseignée à nos enfants, à mes enfants qui sont là et qui m'écoutent. Les débats plus que nécessaires sur cette période de notre histoire ne pourront éviter le piège de la violence verbale et parfois physique que, par un effort massif de pédagogie vraie, et sans concession sur cette période peu glorieuse de notre histoire commune avec le continent africain.

C'est aussi à la sortie de l'X que Paul Bourrières rencontre l'amour de sa vie, Marie Lavedan. Quoique ma tâche ici m'incite plutôt à évoquer la carrière officielle et publique de Paul Bourrières, je dois dire à quel point j'ai été marqué, en parcourant le récit de sa vie, par son lien indéfectible à celle qui est devenue sa femme et la mère de leurs six enfants. Sans elle, aucune des aventures lointaines dans lesquelles la famille s'est lancée n'aurait semble-t-il été possible.

Formé comme ingénieur des Ponts à la sortie de Polytechnique, Paul Bourrières s'apprêtait donc à rejoindre l'Asie du Sud lorsque la seconde guerre mondiale éclate. Il est mobilisé, intégré au 43^e régiment d'infanterie coloniale et combat en mai 1940, avant d'être blessé au bras, décoré de la croix de guerre, et d'assister, désarmé et abattu comme tant d'autres Français, à la signature de l'armistice en juin 1940. Je voudrais à travers Paul Bourrières rendre hommage à sa génération qui en moins de 30 ans aura connu deux guerres mondiales.

Peu après, il pourra finalement s'embarquer pour un voyage de formation aux États-Unis, où il découvre le « pays de la liberté ». À son retour, il est envoyé avec son épouse en Côte d'Ivoire : c'est sa première rencontre avec l'Afrique, qui prend immédiatement la forme d'un émerveillement. Après un voyage tumultueux par mer via Dakar, il rejoint Abidjan comme Directeur du Chemin de Fer et des Travaux Publics, chargé en outre de la Production Industrielle en Côte d'Ivoire. De 1942 à 1945, il voyagera dans tout le pays, sillonnant les voies existantes, ouvrant des pistes pour en construire d'autres, parcourant parfois 200 km par voie terrestre, toujours attentif à la modernisation et à l'entretien des équipements, dans le but d'améliorer concrètement la vie des habitants et des sociétés locales. Selon ses propres mots, ce premier contact avec le continent africain est resté « la période la plus riche de [sa] vie ». Dans ses récits on découvre une figure d'administrateur et de fonctionnaire engagé, attentif au bien commun, prêt à s'opposer aux innombrables tribulations d'une administration centrale chaotique et aveugle aux réalités du terrain.



En 1945, Paul Bourrières est affecté à la Direction des Chemins de Fer et des Travaux Publics au Dahomey. La famille qui s'est alors agrandie doit faire la route d'Abidjan à Cotonou par voie terrestre, 1900 km en camion parcourus en 8 jours dont le récit n'a rien à envier aux meilleurs romans de Jules Verne. Arrivé sur place, il découvre un territoire plus ancien et plus développé, où il travaille à la jonction ferroviaire avec le Niger. Peu après, alors qu'il profite d'un congé en France, il est envoyé en mission de reconnaissance dans la forêt du Libéria, où il doit parcourir 200 km à marche forcée pour rejoindre l'équipe internationale qui coordonne la mission. Lequel d'entre nous pourrait imaginer 70 ans après effectuer 200 kms à pied pour son travail ?

À son retour, sa famille et lui vont découvrir le Sénégal. Paul Bourrières est nommé Directeur du Port de Dakar en 1947, poste qu'il occupera jusqu'en 1952. Là encore, ses souvenirs nous font découvrir la confrontation entre une administration souvent désorganisée et croulant sous le travail, et une ville pleine de vitalité dans le contexte de la construction du Grand Dakar. Outre ses innombrables activités comme ingénieur et fonctionnaire, ce séjour est aussi l'occasion de parcourir dès qu'il le peut les régions reculées du pays, ainsi que la merveilleuse côte du Sénégal, qu'il arpente dans un vieux bateau acheté avec des amis, remontant parfois jusqu'aux côtes mauritaniennes dans le cadre de sa mission de surveillance des Phares et Balises.

S'il quitte l'Afrique en 1952 après dix années de poste dans ces différentes zones, Paul Bourrières n'aura de cesse d'y retourner par la suite. Rapidement nommé Directeur général d'une société détenue par l'État, le Bureau Central d'Études pour les Équipements d'Outre-Mer (le BCEOM), il aura l'occasion d'effectuer de nombreuses missions pour cette entreprise, au Gabon, en Mauritanie, en Guinée et en Guinée équatoriale. D'abord confronté à une société paralysée par des torpeurs administratives et des imbroglios juridiques, Paul Bourrières a pris en main le BCEOM pour en faire une société pleinement fonctionnelle et rentable, apportant un savoir-faire de très haute qualité à toutes les régions en développement des cinq continents. Outre cette prédilection pour l'Afrique et pour les infrastructures ferroviaires et hydrauliques, il découvre aussi l'Iran où il effectue de nombreuses missions au long des années 1960 et 1970 tout en découvrant les splendeurs de Tabriz, d'Ispahan et de Chiraz. Il est également envoyé en Argentine, au Mexique, au Pérou et au Brésil, où il ne manque jamais une occasion de mieux comprendre les peuples, d'apprendre de nouvelles langues et de sillonner le pays en autobus, au plus près des populations locales toujours accompagné de son épouse.

Cette curiosité insatiable le poussera également à s'investir dans le Comité du Mékong, organisme onusien où il côtoie des personnalités américaines, hollandaises et japonaises pour réfléchir à l'aménagement des installations hydrauliques sur le fleuve Mékong, à cheval sur le Laos, le Cambodge, la Thaïlande et le Vietnam. Dans une carrière qui court des années 1940 aux années 1980 et en œuvrant pendant trente ans au BCEOM, Paul Bourrières a connu



d'immenses bouleversements géopolitiques : la Seconde Guerre mondiale, la fin des empires coloniaux, la chute du Shah d'Iran, la guerre du Vietnam, la révolution Khmer, les putschs en Amérique latine, Mai 68 et l'effritement du bloc communiste. Il voyage ainsi en URSS, en Pologne, en Hongrie, en Roumanie, en Bulgarie et en Yougoslavie. Saisissant avec intérêt ces grandes évolutions du siècle, il a su apporter, dans chacun des territoires où il a ancré son action, la rigueur mêlée d'ouverture à l'autre qui distingue les individus exemplaires. Ceux pour qui le monde est toujours une source d'intérêt humain et humaniste.

Ses récits de souvenir sont marqués par son amour pour sa famille, pour la religion chrétienne et pour la découverte sans cesse renouvelée d'horizons et de cultures nouvelles. Par sa diversité, sa richesse et ses accomplissements, la carrière de Paul Bourrières est l'image vivante de l'excellence française en matière d'infrastructures publiques et d'actions outre-mer. Sa vie, quant à elle, est un roman parcouru par les scissions les plus marquantes du siècle dernier. Mais ce qui doit rester vivant pour nous tous à l'Académie c'est l'humanisme joyeux, ouvert et enthousiaste qui a accompagné toutes les actions et les engagements de sa vie. Paul Bourrières était un défricheur, un bâtisseur et un repère pour toutes celles et ceux qui l'ont connu.

Alors que la noble institution dans laquelle vous m'accueillez aujourd'hui s'apprête à fêter son centenaire, il me semble que nous pouvons trouver dans la vie de Paul Bourrières quelques enseignements pour tourner nos yeux vers l'avenir, vers les nouveaux chantiers qui nous attendent. Le plus bel hommage que nous pouvons rendre à Paul Bourrières, qui toute sa vie a manifesté une curiosité intellectuelle et sensible pour les espaces qu'il a parcourus, me semble être de prolonger cet esprit de curiosité, cette soif de nouveauté et de découverte. Ainsi, si la tâche demeure importante en matière d'infrastructures et de travaux publics dans beaucoup de parties du continent africain et ailleurs, le défi de demain sera sans doute celui, sans précédent, de l'aventure digitale. La révolution qui s'est amorcée dans les dernières années nous oblige à une compréhension entièrement renouvelée des défis et des opportunités qui attendent les territoires lointains au XXI^e siècle.

Nous saurons, je l'espère, être attentif aux nombreux signaux de notre temps, à commencer par la vitalité artistique qui anime les sociétés africaines, pour penser un avenir commun entre l'Europe et l'Afrique. Car il serait utopique de penser que notre avenir d'européen se construise sans ce continent qui depuis l'âge de 14 ans ne cesse de me passionner, de me mobiliser et de me rendre heureux. Je sais que les travaux de l'Académie des sciences d'outre-mer peuvent façonner un regard français, moderne et créatif, par un dialogue et une ouverture entre l'Afrique, la France et l'Europe.

Ces deux continents sont déjà liés par un passé, fait de découvertes, de rencontres, d'échanges, mais aussi de violences, d'inégalité et de prédation économique de notre part. Les débats auxquels nous assistons aujourd'hui sur la mémoire coloniale ou sur la restitution



des œuvres d'art spoliées témoignent de l'actualité de ces questions. Une chose est sûre : on ne pourra jamais effacer ce passé. Aucun geste de restitution, de compensation ou de pardon ne pourra être effectué une fois pour toutes, « pour solde de tout compte ». Le passé et ses cicatrices feront toujours partie de nos mémoires communes.

Il ne doit pas pour autant nous empêcher de construire un futur meilleur. Un futur commun et en commun pour ces deux continents. Il ne s'agit pas de régler une fois pour toutes une dette puis de se détourner des pays d'Afrique. Il ne s'agit pas non plus de limiter notre approche à ce qu'on appelle « l'aide au développement », comme si notre relation ne pouvait être qu'asymétrique. Non : il s'agit d'investir, de co-investir dans une relation nouvelle et durable, où la France, l'Europe et l'Afrique se nourriront et s'enrichiront mutuellement. Œuvrer à ce renouveau de la relation afro-européenne est une tâche bien digne de s'y consacrer pleinement. Alors que l'Académie des Sciences d'Outre-Mer fête l'an prochain ses cent ans, voilà de quoi fixer un horizon ambitieux pour réfléchir à son rôle, à notre rôle pour les cent prochaines années.

Ce changement de cap que je viens d'évoquer dépend en grande partie d'une conversion du regard, sur soi et sur l'autre, de la part de nos deux continents.

L'Afrique a connu plus de mutations qu'aucune autre partie du monde depuis le début du XXI^e siècle : politiques, économiques, démographiques, sociétales, artistiques et culturelles. Comme toujours dans des phases de transformation accélérée, une société a besoin de nommer cette évolution, de lui donner un cadre imaginaire et symbolique, de la canaliser de façon féconde dans des formes esthétiques : c'est le rôle profond de la médiation artistique. Nous regardons, lisons et écoutons des œuvres d'art pour régler notre rapport au présent et à la vie collective : l'art produit les symboles nécessaires à l'existence d'une communauté humaine. Ces considérations prennent un sens plus fort encore dans la période que nous traversons, alors que nous venons de traverser une crise sanitaire sans précédent, qui a transformé en profondeur notre société dans des proportions qu'il nous est encore difficile d'évaluer. Dans cette tâche aussi, les artistes auront une place décisive.

Pour cette raison, je suis convaincu que les jeunes artistes africains, nombreux, foisonnants et divers, seront la clef de cette nouvelle image que l'Afrique fabriquera et saura renvoyer d'elle-même. Rien qu'en 2021, les plus hautes distinctions littéraires ont récompensé des écrivains du continent africain : le Prix Nobel a été décerné au Tanzanien Abdulrazak Gurnah, le Booker Prize au Sud-Africain Damon Galgut et le Prix Goncourt au Sénégalais Mohamed Mbougar Sarr. Les arts plastiques, quant à eux, parlent une langue universelle, celle de la création artistique. Leur dessein profond est d'abolir les frontières et de rayonner hors de leur contexte de naissance. En côtoyant certains de ces artistes depuis de nombreuses années, Gervanne et moi avons eu la chance d'observer leur énergie créative et leur engagement passionné pour leurs pays et leurs communautés. Il nous est souvent arrivé de voir des artistes reverser les



bénéfiques de leurs ventes à des initiatives locales, témoignant d'une générosité et d'un espoir profond dans l'avenir de l'Afrique.

Le travail de ces artistes a une autre leçon à nous donner : celle d'un imaginaire pan-africain, qui trouve dans le continent son échelle naturelle. Avant d'être béninois, kényan ou malien, ces artistes se définissent avant tout par leur appartenance au continent africain. Dans un temps où notre Vieux Continent est divisé par les discours nationalistes, un tel rapport à la notion collective de société continentale, portée par des peintres, des sculpteurs, des photographes, des écrivains ou des danseurs, a beaucoup à nous apprendre.

La conversion concerne aussi le regard que nos deux continents portent l'un sur l'autre. L'histoire de l'art moderne européen, l'histoire littéraire européenne aussi, se sont nourries au début du XX^e siècle de l'éblouissement provoqué par les œuvres venues des cultures africaines. Picasso, Matisse ou Apollinaire en sont les témoins. Où en sommes-nous aujourd'hui ? Je vois deux directions à emprunter dans les prochaines années pour relancer la dynamique féconde des regards croisés entre nos deux continents.

Premièrement, il ne faut pas cantonner ce qu'on appelle la « culture africaine » aux objets anciens, mais continuer à faire connaître la vitalité inouïe de l'art africain à travers ses œuvres contemporaines en Europe.

Deuxièmement, il faut rendre possible ce que la colonisation interdisait, c'est-à-dire que ce choc esthétique se produise également en sens inverse. Il faut donner à l'œil des artistes et des futurs artistes africains, en plus du droit légitime à voir les œuvres de leur patrimoine qui ont leur place sur leur sol, de s'éduquer à l'histoire et au présent de l'art européen, pour en faire à son tour un objet de métissage, d'hybridation, d'inspiration, d'invention, en un mot : d'avenir.

Comme le signal qu'un nouveau chapitre s'ouvre, Gervanne et moi avons décidé de donner un nouveau nom à notre fondation, qui s'appellera désormais : *KIPUNGANI* (du lieu du village où nous avons, pour la première fois, foulé ensemble le sol africain). Mais il faudra aller plus loin. La conversion du regard que j'invoque n'est pas l'affaire d'une minute. C'est un travail réflexif qui nous engage tous, moi le premier.

Notre rôle, en tant que membres de l'Académie des Sciences de l'Outre-Mer, me semble devoir aussi d'inciter les musées, les autorités culturelles, les gouvernements pour qu'ils réfléchissent en commun, et dans un dialogue ouvert avec leurs homologues africains, à de nouvelles collaborations. À un enseignement réciproque de l'histoire européennes aux Africains et de l'histoire africaine aux Européens. Ces derniers, en dépit des travaux majeurs d'historiens comme François-Xavier Fauvelle, connaissent mal l'histoire de l'Afrique avant l'époque coloniale. Il s'agira aussi d'inciter à la mise en place d'une ambitieuse politique



culturelle euro-africaine, incluant le don d'œuvres anciennes et contemporaines produites en Europe, ainsi qu'un plan de formation et de collaboration pour assurer la durabilité des conditions de conservation et d'exposition de ces collections une fois sur le sol africain.

De belles initiatives commencent d'ores et déjà à émerger dans ce sens. Le musée des civilisations noires de Dakar accueillera à partir d'avril prochain l'exposition « Picasso à Dakar, 1972-2022 », fruit d'une véritable coproduction entre le musée Picasso, le Quai-Branly et le musée Théodore-Monod d'art africain de l'université Cheikh-Anta-Diop de Dakar. De même, le Grand Palais œuvre à la construction conjointe, notamment avec le musée Théodore-Monod et le Zeitz MOCAA Museum of Contemporary Art of Africa de Cape Town, d'un projet « 1966 Dakar Paris ». Ce sont des étapes importantes dans la voie d'un renouvellement de notre regard. Et quant au Bénin, il va devenir un hub continental pour les arts et la culture sans l'impulsion de son Président et de son Ministre de la Culture et des Arts.

Construire un avenir qui soit exempt des erreurs du passé n'a rien de simple. À simplifier la tâche, on risque même d'aggraver le problème. La relation afro-européenne doit être observée, comprise et stimulée dans sa complexité, ses sensibilités multiples, en osant interroger ses non-dits plutôt qu'en prétendant les résoudre à court-terme. Investir nos énergies et nos efforts dans une conversion du regard et une compréhension du lien essentiel qui unit nos deux continents : voilà à quoi je veux m'engager, en tant que nouveau membre de cette belle et honorable Académie.

Je vous remercie.